

Reçu le 29/04/2023

Accepté le: 29/08/2023

Publié le : 31/08/2023

Imaginaire linguistique et violence discursive dans la littérature africaine postcoloniale.

Linguistic imaginary and discursive violence in postcolonial African literature.

Samih MISSAOUI,

Université de Tiaret, Algérie.

missaou.samiha@uni-v-tiaret.dz

Résumé

L'article présent vise à examiner la manière singulière dont la violence discursive prend possession du discours romanesque francophone postcolonial à partir de l'analyse des extraits de romans écrits par Ahmadou Kourouma, Mongo Beti et Abdourahman Waberi. Il sera question d'une part, d'explorer les différentes manifestations de la violence discursive dans le discours littéraire de ces écrivains, et d'autre part de comprendre comment l'imaginaire linguistique contribue-t-il à investir l'expression de la violence dans la littérature francophone postcoloniale et comment peut-il la transformer en une pratique esthétique.

Mots –clés : violence discursive ; imaginaire linguistique ; littérature francophone postcoloniale ; esthétique.

Abstract

The aim of this article is to examine the singular way in which discursive violence takes possession of postcolonial Francophone novelistic discourse based on an analysis of extracts from novels written by Ahmadou Kourouma, Mongo Beti and Abdourahman Waberi. The aim is to explore the various manifestations of discursive violence in the literary discourse of these writers, and to understand how the linguistic imagination contributes to the expression of violence in postcolonial francophone literature, and how it can be transformed into an aesthetic practice.

Keywords: discursive violence; linguistic imaginary; postcolonial francophone literature; aesthetics.

Introduction

Penser la violence discursive d'un point de vue littéraire n'implique pas forcément de la penser dans sa dimension péjorative mais aussi de l'envisager au-delà des acceptions qui lui sont attribuées. Le recours à certaines formes d'agressivité verbale tel que l'insulte, l'injure et l'invective dans les écrits littéraires se perçoit comme étant une nouvelle stratégie discursive permettant de dénoncer la tragédie humaine, une tentative de se justifier, de se faire entendre et de faire poindre la fureur issue de différents rapports d'oppressions. Les écrivains africains francophones sont parmi les principaux, pour ne pas dire les seuls ou les premiers, à avoir dépeint la violence sous toutes ses formes dans leurs œuvres romanesques, de sorte que celles-ci constituent un moyen efficace de contestation et donnent brutalement à voir la violence comme thématique et esthétique à la fois.

Depuis l'émergence de la littérature africaine francophone, nous assistons à des nouvelles mutations thématiques qui s'inscrivent dans le contexte historique et sociopolitique africain. Un grand nombre d'écrivains africains ont placé l'imaginaire de la violence au centre de leurs préoccupations et se sont employés à le transcrire d'une façon que les historiens, à tort ou à raison, n'avaient pas su ou voulu le mettre en exergue. Ces écrivains « avaient tendance à opter pour un style réaliste [...] plus proche de l'écriture journalistique » (Kesteloot, 2001) qui consiste à adopter un langage inhabituel et des stratégies d'énonciation novatrices dans le but de rendre les scènes représentées plus réalistes pour amener le lecteur dans le vécu des victimes. A ce titre, Xavier Garnier souligne que :

La violence qui sévit en Afrique ne peut avoir d'autres traductions littéraires qu'un éclatement des formes. Les textes les plus bousculés, les intrigues contrariées, les personnages déstructurés, la syntaxe rebelle ou lexicque outrancier, seraient un effet immédiat de la violence concrète qui s'exerce ici et là sur le continent. (2002, p. 4)

Pour comprendre les dynamiques et les manifestations de l'imaginaire linguistique dans l'expression de la violence chez les écrivains africains francophones, nous avons choisi d'analyser un corpus constitué de textes narratifs qui ont en commun le thème de la violence sous ses différentes formes, en particulier *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000) de Mongo Beti, *Allah n'est pas obligé* (2000) et *Les soleils des indépendances* (1970) d'Ahmadou Kourouma et enfin *la pays sans ombre* (1994), *Cahier nomade* (1996) et *Balbala* (1997) d'Abdourahman Waberi.

Dans cette perspective, nous avons articulé notre problématique de recherche comme suit : comment l'imaginaire linguistique contribue-t-il à investir l'expression de la violence dans la littérature francophone postcoloniale et comment peut-il la transformer en une pratique esthétique ?

Afin de pouvoir répondre à notre problématique, nous avons formulé les deux hypothèses suivantes :

- L'imaginaire linguistique sert de moyen d'expression privilégié pour les écrivains africains francophones qui tentent de revendiquer implicitement leur identité et leur existence culturelle en transgressant toutes les traditions littéraires en faveur de leurs langues maternelles.

- La violence discursive s'inscrit comme une forme de résistance permettant, à travers l'imaginaire de la langue, de dévoiler la réalité sociopolitique déroutante de l'Afrique postcoloniale.

Nous tenterons donc de nous appuyer principalement sur les travaux théoriques de Musanji Ngalasso-Mwatha et d'Edmond Biloa pour explorer les différentes manifestations de la violence discursive dans le discours littéraire de ces écrivains en mettant en évidence sa relation avec l'imaginaire linguistique.

1. L'imaginaire linguistique au service de l'expression de la violence

1.1. L'imaginaire linguistique

La notion d' « imaginaire linguistique » a été maintes fois discutée depuis son émergence en 1975 par Anne-Marie Houdebine dans le champ des études linguistiques pour étudier « le rapport du sujet au langage et son incidence sur les pratiques langagières elles-mêmes » (Canut, 2011, p. 52). Elle concerne, de manière générale, le langage de l'imagination, c'est-à-dire le langage que nous utilisons pour créer la pensée grâce à notre aptitude imaginative. Dans *L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires politiques et médiatiques en Afrique* (2011), Edmond Biloa évoque les différentes appellations que peut avoir cette notion dans le discours littéraire. Pour lui :

Lorsque l'on se situe du point de vue du texte littéraire, il est en fait question du rapport d'un écrivain à la langue / aux langues. Il est commun, en sociolinguistique, que la notion d'« imaginaire linguistique » ait aussi comme synonymes les expressions « représentation imaginaire » ou « imaginaire de la langue ». Toutes ces appellations ne diffèrent pas, dans le fond, de ce que Louis-Jean Calvet nomme « représentations linguistiques ». (2011, p. 52)

Il avance d'ailleurs que l'imaginaire de la langue est étroitement lié aux sentiments et aux images qu'un sujet tente de se construire par les langues de son environnement. Dans ce cas, il va de soi qu'un écrivain influencé par les conditions socioculturelles et idéologiques de son pays soit, d'une manière ou d'une autre, conscient des moyens détournés des représentations qu'il fait par et de la (les) langue(s) d'écriture en fonction de son intention narrative et des stratégies qu'il adopte pour nourrir son imaginaire afin de justifier la nature de son engagement. Or, cette dernière ne peut être saisie qu'à travers sa mise en parallèle avec le contexte d'écriture.

1.2. La violence, notion polysémique

Pour aborder la question de la violence discursive, il convient d'abord de tenter une définition de la violence dans son acception générale, car ce terme est en lui-même porteur d'ambiguïté dû à sa polysémie qui le rend ouvert à des multiples interprétations. Pour cela, le terme de la violence doit être saisi et appréhendé en lien avec le contexte et le domaine d'étude :

Aussi la question de la violence est-elle abordée par les ethnologues, les psychologues, les psychanalystes, les sociologues et les historiens qui tentent de cerner ce paradigme polysémique en proposant des approches variables selon des échelles qui sont sujettes à des changements constants. (Faggion & Regina, 2010, pp. 3-4)

Les définitions que proposent les dictionnaires, généraux ou spécialisés, sont très vagues et ont dans leur grande majorité les mêmes interprétations : *Le Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* nous suggère plusieurs définitions de la violence : « Extrême véhémence, grande agressivité, grande brutalité dans les propos, le comportement [...] Abus de la force physique. [...] Ensemble des actes caractérisés par les abus de la force physique, des utilisations d'armes, des relations d'une extrême agressivité... » (1985, p. 10797), ou encore la violence, c'est « le caractère de ce qui se manifeste, se produit ou produit ses effets avec une force intense, brutale et souvent destructrice. » (Larousse, s.d.) ; dans le dictionnaire *Le Robert*, la violence est simplement définie comme « force brutale pour soumettre quelqu'un. » (Le Robert, s.d.)

Le trait commun que nous pouvons dégager de ces définitions, c'est que la violence serait synonyme de « brutalité », « agressivité », « fureur », etc. Quoique la majorité la considère, qu'elle soit orale, écrite, physique, symbolique, plurielle ou autre, comme étant retrainte à des interprétations péjoratives. La littérature, quant à elle, offre de nouvelles voies de la représenter et nous confie un nouveau paradigme qui permet une remise en question de la dimension violente du discours littéraire.

1.3. La violence verbale ou discursive

La violence verbale se définit quant à elle sous la plume de Claudine Moïse comme « l'ensemble des pratiques langagières menaçantes ressenties comme des " infractions contre la personne en tant qu'individu et en tant que membre d'une collectivité" » (2015, p. 2). Cette forme de violence, quand elle est orale, est irréfléchie et spontanée et donc pourrait engendrer de l'agressivité et fait du mal à autrui. Elle peut aussi être dénommée « violence discursive » puisqu'elle peut faire l'objet de n'importe quel discours (politique, littéraire, médiatique, artistique, etc.). Quel que soit le type du discours produit, lorsqu'il est écrit, il n'est écrit qu'après une réflexion approfondie où l'écrivain choisit soigneusement ses mots afin de transmettre avec précision et parfois implicitement un message intentionnellement voulu.

Cependant, lorsque la violence est pensée en lien avec le littéraire, sa perception va au-delà de sa dimension péjorative. Ce phénomène, quelle que soit sa forme, devient légitimée par le biais de la fiction, car il se transforme en « objet de représentation » (Bertrand, 2008, p. 133). Or, la violence

dans l'écriture romanesque est paradoxale, à la fois création et destruction ; création dans le sens où elle peut être objet d'une représentation symbolique, métaphorique voire esthétique ; et destruction par le pouvoir mortifère du verbe qui rend l'écriture littéraire comme une arme puissante de résistance. Dans l'article « Langage et violence dans la littérature africaine écrite en français », Ngalasso-Mwatha souligne que l'écriture de la violence est considérée comme « une façon de lutter avec les mots, contre la décrépitude de la pensée, le cynisme des idéologies et l'absurdité des actions de ceux qui ont en charge le destin de leurs concitoyens » (2002, p. 4). Les écrits sur la violence s'inscrivent comme une forme de révolte, d'affirmation et de revendication identitaires et permettent aux écrivains de prendre position contre l'injustice, la terreur et la brutalité infligées à un peuple ou à une société donnée. Ainsi, Ngalasso-Mwatha ajoute dans le même article que :

La violence est une forme de langage. Elle peut investir l'espace littéraire en devenant une forme d'écriture. Il est important de comprendre que l'écriture de la violence comme tentative de conscientisation, comme forme de subversion, à travers la dérision et les divers procédés de transgression qu'elle cultive, n'est pas un exercice dérisoire : elle exerce un véritable pouvoir d'influence sur les citoyens-lecteurs et recèle une dimension thérapeutique indéniable. (2002, p. 11)

La littérature contribue bien évidemment à représenter ces drames de manière particulière de sorte qu'elle se permet de déployer, à travers des stratégies discursives et énonciatives spécifiques, des représentations en mesure de susciter l'empathie chez le lecteur et à toucher sa sensibilité.

2. L'imaginaire linguistique et la violence discursive chez les écrivains francophones

L'écriture romanesque des écrivains africains francophones de la période postcoloniale semble étroitement liée à la réalité sociopolitique et ethnique de leurs pays. Les thématiques qu'ils abordent témoignent du degré des maux auxquels leurs peuples étaient infligés et font preuve de l'injustice dont ils étaient victimes. Ahmadou Kourouma, Abdourahman A. Waberi et Mongo Beti, pour ne pas prendre que ceux-ci comme exemple, sont parmi les écrivains francophones qui ont choisi de se donner pour mission de transcrire leurs expériences douloureuses ou celles d'autrui en adoptant des procédés d'écriture atypiques. C'est là où l'imaginaire linguistique prend tout son sens, car par sa dynamique particulière, il se manifeste comme « un ressort de créativité langagière permettant, entre autres, l'invention de néologismes de formes et de sens » (Rodolphine & Noumssi, 2011, p. 241). Face à l'imaginaire de la violence, l'atrocité des mots s'impose, car la violence ne peut se raconter que par le recours à un langage violent afin de mieux dépeindre les situations misérables des protagonistes :

La puissance et la violence sont marquées par les jurons, injures et imprécations, par les exclamations et interrogations, par les images réalistes ou la description précise de faits cruels, par l'ironie et la satire et, sur le plan proprement stylistique, par la variété du rythme et ces grandes caractéristiques de l'expression que sont l'abondance et l'accumulation. (Nicolas, 1985, p. 181)

L'imaginaire de la violence tire donc sa force discursive de l'imaginaire de la langue à travers différents aspects et figures qui comprennent les niveaux thématiques et formels. De manière explicite ou implicite, celui-ci s'inscrit comme un instrument puissant permettant aux écrivains d'alourdir leurs mots et de donner plus de poids à l'expression de la violence et à sa représentation pour devenir plus proche à la réalité vécue. Dans le but de dénoncer les injustices subies dans leurs pays, ces écrivains optent pour le genre autofictionnel. Ils mettent souvent en scène des enfants-héros ou des narrateurs-témoins et se servent de la figure du fou qu'Abdourahman A. Waberi qualifie, dans son recueil de nouvelles *Pays sans ombre*, de « diseur de quelques vérités » (1994, p. 26) afin de profiter de leur naïveté pour dévoiler la face cachée des choses et pour pouvoir « instrumentaliser » la langue et la structure même du texte à travers cette « esthétique » de folie.

2.1. L'imaginaire linguistique et la violence discursive chez Kourouma

Ahmadou Kourouma est un écrivain ivoirien d'origine malinké connu par ses quatre romans *Les Soleils des indépendances* (1968), *En attendant le vote des bêtes* (1998), *Allah n'est pas obligé* (2000), et le roman inachevé *Quand on refuse on dit non* publié après sa mort en 2004 qui sont marqués exclusivement par son engagement politique. Ceux-ci ont suffi de faire de lui l'une des figures de proue de la littérature africaine d'expression française. Dès la publication de son premier roman, *Les Soleils des indépendances*, il dévoile sa volonté de dénoncer les guerres tribales par la création d'un univers prédominé par le chaos et le désordre. En effet, l'univers romanesque d'Ahmadou Kourouma est nourri par l'imaginaire malinké et imprégné de l'oralité. Pour traduire la « représentation d'un monde volatilisé par la force » (Polgar, 2002, p. 85), il mélange le français et le malinké, invente des nouveaux mots et utilise un style d'écriture qui échappe aux codes convenus pour faire violence au langage. L'imaginaire linguistique chez cet auteur réside dans le fait d'utiliser un style humoristique avec un ton polémique ; d'ironiser¹ et parfois banaliser les scènes violentes en *malinkénisant* le français et en vulgarisant le discours politique dans le but de dévoiler les idéologies révolutionnaires et pour prendre position vis-à-vis de ce qui se passe dans les régions représentées. Par exemple, dans *Allah n'est pas obligé*, l'écrivain intègre un certain nombre de dictionnaires dans la narration à travers le personnage-narrateur Birahima, d'une part, pour faire comprendre les interférences codiques de traduire le malinké et, d'autre part, pour exprimer l'ampleur de la violence et

¹ « L'ironie consiste à décrire en termes valorisants une réalité qu'il s'agit de dévaloriser » (Kerbrat-Orecchioni, 1980, p. 120)

de la barbarie humaine dont il était témoin par le choix d'un vocabulaire capable de traduire en mots le désordre qui règne dans sa vie comme le démontre le passage suivant :

Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, un français passable. Pour ne pas mélanger les pédales dans les gros mots, je possède quatre dictionnaires. Primo le dictionnaire Larousse et le petit Robert. Secundo l'inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire et tertio le dictionnaire Harrap's. Ces dictionnaires me servent à chercher les gros mots, à vérifier les gros mots et surtout à les expliquer. Il faut expliquer parce que mon blabla est à lire par toute sorte de gens des *toubabs* (toubab signifie blanc) colons, des noirs indigènes sauvages d'Afrique et des francophones de tout *gabari* (gabari signifie genre) (2000, p. 11)

Ainsi, dans son roman *Les soleils des indépendances* (1970), de nombreux signes de violence se manifestent à travers l'usage abusif des formules grossières à savoir l'insulte, le juron et l'invective comme le démontrent les exemples suivants :

Fama se récriait : « Bâtard de bâtardise ! Gnamokodé ! » Et tout manigançait à l'exaspérer. Le soleil ! le soleil ! le soleil des Indépendances maléfiques remplissait tout un côté du ciel, grillait, assoiffait l'univers pour justifier les malsains orages des fins d'après-midi. Et puis les badauds ! les bâtards de badauds plantés en plein trottoir comme dans la case de leur papa. Il fallait bousculer, menacer, injurier pour marcher. (p. 11)

Bâtards de fils de chien ! Pardon ! Allah le miséricordieux pardonne d'aussi malséantes injures échappées à Fama dans la mosquée ! (p. 22)

« Regardez Fama ! Regardez le mari de Salimata ! Voyez-moi, fils de bâtards, fils d'esclaves ! Regardez-moi partir ! » Des cris de stupeur échappèrent aux voyageurs. (pp. 138-139)

Les expressions vulgaires dans le discours des personnages apparaissent comme un moyen de révolte dans la mesure où elles peuvent être lancées en réponse à la violence physique et morale qui leur étaient faites comme c'est le cas avec le personnage Fama dans *Les Soleils des indépendances*.

2.2. L'imaginaire linguistique et la violence discursive chez Abdourahman A. Waberi

Les écrits du franco-djiboutien Abdourahman Ali Waberi ne diffèrent pas de ceux d'Ahmadou Kourouma. Il s'est consacré depuis son premier recueil de nouvelles publié en 1994 à la mise en fiction des horreurs de la guerre et les souffrances des peuples de différentes régions du continent africain, notamment le génocide des Tutsis par les Hutus au Rwanda. En prenant sa plume par devoir de mémoire, Waberi dépeint la violence sous tous ses aspects dans le cadre du projet littéraire collectif « Rwanda : Ecrire par devoir de mémoire »² lancé par Nocky Djedanoum quatre ans après le génocide

² Le projet « Rwanda : Ecrire par devoir de mémoire » a été organisé par un groupe d'écrivains et d'artistes en 1998 sous la direction Nocky Djedanoum, le directeur du festival de littérature négro-africaine Fest'Africa de Lille. Les participants se sont donnés pour mission de recueillir les témoignages des personnes rescapées et de voir les traces de la tragédie qui a touché les rwandais en se rendant même sur les lieux des crimes. Cette initiative littéraire était à l'origine de la publication de 10 œuvres romanesques consacrées au génocide rwandais parmi lesquelles, nous citons, *Moisson de crânes/Textes pour le Rwanda* d'Abdourahman A. Waberi.

rwandais comme en témoigne son livre *Moisson de crânes/Textes pour le Rwanda* (2000) qui incorpore des formes littéraires et des structures narratives hybrides dans le souci de rapprocher son écriture de la cruauté et des souffrances vécues par les personnes rescapées. Il assume dans ce livre le rôle d'un conteur ou encore d'un « donneur d'échos » pour faire entendre le plus fidèlement possible la voix des personnes impliquées dans cette expérience douloureuse :

Le langage est, on le voit à chaque crise, inadéquat à dire le monde et toutes ses turpitudes, les mots restent de pauvres béquilles mal assurées, toujours à fleurs de déséquilibre. À maintes occasions, sous divers cieux, ce langage reste un luxe rarement accessible. Et pourtant, si l'on veut qu'un peu d'espoir vienne au monde, il ne nous reste comme armes miraculeuses que ces béquilles malhabiles. Que faire d'autre sinon évoquer un instant les âmes et les êtres disparus, les écouter longuement, les effleurer, les caresser avec des mots maladroits et des silences, les survoler à tire- d'aile parce qu'on ne peut plus partager leur sort ? [. . .] Dire le nom de tous ces humains empoisonnés très tôt, tous ces cours taris par la haine et l'égoïsme. Se transformer en donneur d'échos. (2000, pp. 15-16)

Dans ses écrits sur le génocide rwandais, il représente un univers dysphorique dans lequel vivent des personnages désespérés, tourmentés par la violence et confrontés à toutes formes d'horreur et de fatalisme. Chez Waberi, l'accent est mis sur l'aspect symbolique du langage ce qui fait que cette mise en fiction de la violence va de pair avec les dérives de l'écriture. Puisque l'écriture peut être considérée comme « une redoutable arme de combat » (Kom, 2012, p. 14), Waberi s'en sert pour s'attaquer à la langue française en faisant appel à la langue maternelle des rwandais à travers une syntaxe fracassée, un langage délirant voire des trames narratives embrouillées, etc. car pour lui, ce qui importe c'est « la forme du récit et non pas l'intrigue qui, elle, n'aboutit point. » (Houssein, 2017, p. 148) Un extrait de son roman *Balbala* illustre bien comment l'expression de la violence se fait par le biais d'une écriture exacerbée qui combine à la fois l'aspect tragique des personnages et la violence langagière :

Droits de mon cul, comme si nous avions attendu cette radio satanique pour apprendre à chier assis. [...] Ils nous font marrer avec leur sacrée démocratie, pourquoi, à La Baule, Mitterrand n'a-t-il pas demandé à l'Arabie Saoudite de faire la démocratie chez elle ? Il n'est pas fou ; il connaît bien le prix du baril de pétrole alors qu'il fanfaronne devant le parterre des chefs d'Etat africains. (1997, p. 105)

D'ailleurs, Ngalasso-Mwatha déclare à ce sujet que le recours à l'injure et à l'insulte a à son tour « une fonction référentielle évidente : nommer l'innommable, dire l'indicible » (2002, p. 77) c'est pourquoi de nombreux écrivains, face à la difficulté de représenter l'irreprésentable, se servent d'un langage volontairement violent pour pouvoir transcrire en mots l'injustice et la violence infligées aux peuples africains.

2.3. L'imaginaire linguistique et la violence discursive chez Mongo Beti

L'écrivain camerounais Mongo Beti, comme la plupart des écrivains africains francophones, adopte une écriture trop « politiquement » engagée. Il fait partie des écrivains qui cherchent à dénoncer la violence et l'injustice de la dictature à leur propre façon à travers la mise en scène d'un univers romanesque orienté vers le roman noir, qui est « violent à la fois par son décor, son écriture et les comportements qu'il dépeint » (Dulout, 1997, p. 27). Ce n'est qu'après trois décennies d'exil en France qu'il s'est engagé dans la contestation du régime dictatorial de son pays natal et la dénonciation de l'injustice qui touche à la quasi-totalité du continent africain dans ses productions romanesques. Dans un acte de colloque consacré aux littératures francophones (2001), Bertrand Mouralis déclare à propos du projet romanesque de Mongo Beti :

Le projet romanesque de Mongo Beti s'articule sur la volonté de substituer à une image ethnologique de l'Afrique une vision sociologique qui fasse apparaître les tensions et les conflits dont celle-ci est le théâtre, que ce soit à l'époque précoloniale, dans le cadre de la situation coloniale ou dans les États issus de la décolonisation. (2001, p. 158)

La mise en fiction de la violence dans ses romans démontre bien cette volonté d'être entendu et répond aussi à l'aspiration d'anéantir le mal-être dont souffre le peuple africain. Dans ses romans *Trop de soleil tue l'amour* et sa suite fictive *Branle-bas en noir et blanc*, il aborde volontiers des thèmes qui font allusion à l'injustice sociale et met en scène des personnages atypiques susceptibles de laisser voir la corruption que subissent les citoyens de son pays par le rôle qu'ils jouent dans le récit comme le témoignent les exemples suivants :

— Vous avez même vu quoi ? lança cet homme en guise d'exorde. Oui, je vous demande, vous avez même vu quoi, hein ? Vous-mêmes là, vous dites que quoi ? Nous autres nous voulons faire la chose désormais à la manière africaine, à la manière de nos pères. Vous là, vous voulez faire la chose à la manière des toubabs. Pourquoi ? Est-ce que vous êtes des toubabs, hein, mes frères ? Est-ce que les toubabs sont nos ancêtres ? (1999, p. 119)

- Il vous a bien baisés, hein, Kabila, vous autres les Français. Salauds de génocisseurs, c'est vrai que vous mangez les petits enfants noirs en salade ? Mais non, en biftecks tartares, voyons (2000, p. 40)
Il était alors partout question d'un ambassadeur toubab gourmand de toutes jeunes filles africaines, de préférence impubères, un pédophile authentique, un vrai pervers, un salaud, un criminel. Oui, mais était-ce si sûr ? (2000, pp. 83-84)

A partir de ces extraits, nous pouvons noter que l'imaginaire de la violence chez ce romancier repose sur l'utilisation des expressions vulgaires et un vocabulaire injurieux au sujet de la corruption exercée par les français, les policiers et les politiques de son pays pour « violenter » leurs images. Il ne se contente pas seulement de dépeindre un univers fondé sur un témoignage réel, mais il se charge aussi de mettre en fiction la cruauté de la société à sa manière, autrement dit en faisant violence au texte lui-même. Son engagement s'inscrit donc dans la nécessité de dévoiler une facette de la réalité sociale de l'Afrique qui a été depuis longtemps niée telle qu'elle est traduite dans ses romans cités ci-

dessus. Ceux-ci dépassent le simple statut du roman policier pour devenir, pour reprendre les propos de Tandia Mouafou, « des romans noirs mettant en scène un corps social gangrené » (2007, p. 147).

Conclusion

Au terme de cette étude, nous pouvons dire que les écrivains africains de manière générale et ceux que nous avons choisis ont opté pour une écriture qui s'est transformée en un véritable renouveau esthétique. Cette écriture doit sa spécificité aux stratégies discursives et énonciatives singulières dont l'importance provient non seulement du fait de narrer la violence, mais aussi d'affecter le niveau diégétique par le recours à certaines formes de transgressions qui sacrifient la narration au profit du niveau lexico-sémantique et axiologique de l'écriture.

L'analyse des extraits choisis nous a permis de vérifier les deux hypothèses que nous avons émises dans l'introduction. Nous avons donc pu affirmer que l'imaginaire linguistique est un véritable catalyseur de créativité dans l'expression de la violence dans le discours littéraire francophone. Cette dernière, loin d'être jugée défavorable, s'inscrit comme une forme de résistance qui participe en grande partie au dynamisme du texte de sorte qu'elle « peut encourager des rapports de force qui vivifient le texte littéraire » (Larochelle, 2007, p. 9). En dépit de leurs différentes appartenances socioculturelles et ethniques, ces écrivains avaient pour première et seule préoccupation d'exprimer leur angoisse face à toute forme de violence à laquelle leurs pays ont été exposés « dans une perspective de témoignage et de dévoilement » (Mouralis, 2002).

Nous avons enfin démontré que l'écriture de la violence contribue fortement à conditionner l'imaginaire linguistique des écrivains africains francophones. Ces derniers représentent la violence d'une manière qui affecte la langue elle-même et qui engendre des situations discursives troubles en rupture avec les codes littéraires établis : subversion des stratégies narratives, violence verbale, ton polémique et autant d'autres dérèglements langagiers que nous pouvons trouver au cœur de la narrativisation de nombreuses productions romanesques qui sont en mesure de provoquer une violence dans l'écriture elle-même. L'esthétique de la violence discursive réside bien évidemment dans ces procédés littéraires qui engendrent le désordre dans l'écriture (c'est-à-dire comme procédé cathartique avant toute chose) dont l'imaginaire linguistique fait partie intégrante.

Références bibliographiques

- BERTRAND, G. (2008). *La ligne brisée : Labyrinthe, oubli et violence*. Le Quartanier " Erres Essais". Montréal ;
- BETI, M. (2000). *Branle-bas en noir et blanc*. Julliard. Paris ;
- BETI, M. (1999). *Trop de soleil tue l'amour*. Julliard. Paris ;
- BILOA, E. (2011). L'imaginaire linguistique dans le discours littéraire. Dans M. Ngalasso-Mwatha, *L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires politiques et médiatiques en Afrique* (pp. 71-95). Presses Universitaires de Bordeaux. Bordeaux ; doi:10.4000/books.pub.35533
- CANUT, C. (2011). Politique des imaginaires linguistiques. Pour une Afrique des discours. Dans M. Ngalasso-Mwatha, *L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires* (pp. 51-70). Presses Universitaires de Bordeaux. Bordeaux ; doi:10.4000/books.pub.35533
- DULOUT, S. (1997). *Le roman policier*. Milan. Toulouse ;
- FAGGION, L., & Regina, C. (2010). La violence. Le mot, le geste, l'image. Dans *La violence : Regards croisés sur une réalité plurielle*. CNRS. Paris ; doi:https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.16365
- GARNIER, X. (2002). Les formes dures du récit, enjeux d'un combat. *Revue des littératures du Sud. Penser la violence*. N° 148. Paris ; pp. 54-58.
- Grand dictionnaire encyclopédique Larousse, Tome X*. (1985). Librairie Larousse. Paris ;
- HOUDEBINE, A.-M. (1975). Théorie et méthodologie de l'imaginaire. *Imaginaires linguistiques en Afrique, Actes du colloque de l'INALCO*. L'Harmattan. Paris ; pp. 11-16.
- HOUSSEIN, I. O. (2017, septembre 14). *Les représentations de la guerre dans l'espace littéraire francophone : le cas de la Corne de l'Afrique* To cite this version : HAL Id : tel-01587748 Université Les représentations de la guerre dans l'espace francophone l'espace littéraire francophone. Thèse. Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures. Université Bourgogne Franche-Comté. Paris ; 426 pages. Récupérée sur HAL: <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01587748>. (consulté le 2 novembre 2022)
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1980). L'ironie comme trope. *Poétique*. N°41 ; pp. 108-127.
- KESTELOOT, L. (2001). *Histoire de la littérature négro-africaine*. Karthala. Paris ;
- Kom, A. (2012). *Dictionnaire des oeuvres littéraires de langue française en Afrique/ au sud du Sahara (de 1979 à 1989)* (Vol. 2). L'Harmattan. Paris ;
- KOUROUMA, A. (1970). *Les soleils des indépendances*. Seuil. Paris ;
- KOUROUMA, A. (2000). *Allah n'est pas obligé*. Seuil. Paris ;
- LAROCHELLE, M.-H. (2007). *Invectives et Violences verbales dans le discours littéraire*. Presses de l'Université Laval. Québec ;

- LAROUSSE. (s.d.). (Larousse, Producteur), sur Définitions : violence, violences: <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/violence/82071> (consulté le 10 novembre 2022)
- LE ROBERT. (s.d.), sur Violence -Définitions: <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/violence#definitions>. (consulté le 10 novembre 2022)
- MOÏSE, C., & OPREA, A. (2015). Présentation. Politesse et violence verbale détournée. *Semen*. N°40 . pp. 1-8. doi:<https://doi.org/10.4000/semen.10387>. (consulté le 5 novembre 2022)
- MOURALIS, B. (2001). Réflexions sur le "classicisme" de Mongo Beti. *Littératures francophones : langues et styles* ; pp. 155-166.
- MOURALIS, B. (2002). Les disparus et les survivants. *Revue des littératures du Sud. Penser la violence*. N°148. Paris ; pp. 12-18.
- NGALASSO-MWATHA, M. (2002). Langage et violence dans la littérature africaine écrite en français. *Revue des littératures du Sud. Penser la violence*. N°148. Paris : www.msha.fr/celfa/article/Ngalasso01.pdf (consulté le 6 octobre 2022)
- NICOLAS, J.-C. (1985). *Comprendre Les soleils des indépendances d'Ahmadou*. Issy les Moulineaux. Saint-Paul ;
- POLGAR, A. J. (2002). De la violence dans la littérature postcoloniale francophone. Légitimité et transcendance, dans Julie Hyland, Larbi Taouaf et Soumia Boutkhil (dir.) *La violence à l'œuvre*. UQÀM, coll. « Cahiers du CELAT ». Montréal ; pp. 75-88.
- RODOLPHINE, S. W., & Noumssi, G.-M. (2011). L'imaginaire linguistique dans le roman africain. Dans M. Ngalasso-Mwatha, *L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires* Presses Universitaires de Bordeaux. Bordeaux ; pp. 241-262 : doi:10.4000/books.pub.35533 (consulté le 12 novembre 2022)
- TANDIA MOUAFU, J.-J. R. (2007). À propos de l'expression de la violence dans les derniers romans de Mongo Beti. *Francofonía*. L'Université de Cadix. Cadix ; pp. 133-146 : <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=29511602007> (consulté le 12 novembre 2022)
- WABERI, A. A. (1994). *la pays sans ombre*. Le serpent à plumes. Paris ;
- WABERI, A. A. (1996). *Cahier nomade*. Le Serpent à Plumes. Paris ;
- WABERI, A. A. (1997). *Balbala*. Le Serpent à Plumes. Paris ;
- WABERI, A. A. (2000). *Moisson de crânes/Textes pour le Rwanda* . Le Serpent à plumes. Paris ;